

# 1

Il est pour le moins habituel de voir, dans les familles de toute catégorie, dans la variété sociale qu'impose l'inégalité des classes, une boule de poils, de tendresse, arriver dans un foyer et l'égayer.

Pour les enfants en premier lieu, mais rapidement, on constate à quel point l'intérêt des parents pour cet animal dépasse en tout point celui de leur progéniture. Par la suite, il faut être sot pour ne pas s'apercevoir que le plaisir de celle-ci n'est que façade. Ce n'est en effet un secret pour personne que lorsqu'un animal de compagnie est impliqué dans un ménage, les enfants ne sont qu'un prétexte.

Pour des parents en bonne posture, n'est-il pas toujours plus commode de prétendre, aux amis et aux proches, à l'occasion d'un repas, sous l'aile des convenances, que le nouveau locataire n'a rejoint la famille que pour le plaisir et le plaisir seul de ses plus jeunes membres ?

Dans ce genre de situation, c'est ce que pensent les adultes concernés, et comme toute vérité, il convient de le dire haut et fort : les enfants réclamaient sans cesse un joyeux compagnon, et par l'insistance d'un caprice face auquel il était impossible de ne pas flancher, dans un climat d'extrême tension, cédant à cette pression quasi politique, le nouveau membre de famille

est finalement arrivé. Voilà donc le discours que servent généralement les parents aux invités.

Mais ceci n'est pas le plus important, et puisque c'est par là que notre histoire commencera – toutefois dans des circonstances moins ordinaires qu'elles n'y paraissent au premier abord –, il faut à présent se pencher sur le sort réservé à un animal quand il arrive dans son nouveau foyer.

Dans un premier temps, le compagnon domestique est accueilli comme un roi. Mieux qu'un roi, même. À moins de remonter très loin dans l'histoire et d'étendre son goût pour l'anecdote jusqu'à des périodes oubliées, aucun roi n'a connu sur son trône le fiévreux engouement témoigné à un animal le jour de son baptême. Depuis sa cage, il est souverain absolu de la maison, son charme naturel faisant office de sceptre.

Dans une lutte constante et désespérée, tous les membres de la famille se l'arrachent. La solidarité n'est plus de rigueur. Tout est prétexte à un conflit déguisé. Chacun veut sa dose. Au centre de l'attention, la pauvre bête est l'objet de toutes les tensions. Une véritable bataille maquillée se lance. Il est hors de question de céder du terrain. On se bat pour le nourrir, on se bat pour ses faveurs, on se bat pour sa compagnie, on se bat même dans l'espoir de grappiller un peu de son attention.

Dans certains cas, on en vient même à organiser des tours de rôle, comme on fixe des gardes, pour répartir équitablement la compagnie de la bestiole. Afin d'éviter toute jalousie mal placée, cette répartition doit nécessairement se faire en présence des personnes concernées et avec le consentement de tous. Ce manège dure quelques jours, quelques semaines, un mois tout au plus. La sympathique bestiole ignore encore qu'elle vit une période de gloire éphémère, qu'elle connaît un âge d'or déjà à l'agonie.

Elle attire l'amour comme un aimant, puis elle finit par lasser. Fatalement. Inutile de le nier. Car si dans les premiers

jours, tout animal impose nécessairement une vive euphorie qui fait briller un soleil sous le toit, c'est avec la même autorité impitoyable que passe le nuage du temps, amenant avec lui la brume de la monotonie ; sans faute, sans exception, avec une régularité troublante, l'extase s'estompe en même temps que l'adorable petit compagnon s'adapte à la maison et qu'il y prend ses habitudes. Lentement, sans que personne s'en aperçoive véritablement, il devient une partie du décor, tout comme un meuble usé ou bien un membre ordinaire de la famille.

Ce ne fut jamais le cas de Winki.

Pour cause, il n'avait rien de commun avec ces animaux que l'on achète en jardinerie, que l'on nourrit de croquettes ou de graines et que l'on s'est habitué à caresser de temps en temps, d'un geste machinal et routinier. Non, il n'avait rien à voir avec ces bestioles que l'on comble en étoffant leur cage d'une roue bon marché et qui se réjouissent d'une friandise donnée indifféremment le samedi soir.

La routine est le pire ennemi de ces animaux-là. Le traditionnel « oh, qu'il est mignon ! » se transforme vite en « mince, il faut *encore* changer sa cage ». L'adorable petite boule de poil devient une corvée que s'envoient tour à tour les membres de la famille. Et très vite, le père, tandis qu'il s'informe du journal, avec un grand air dit à sa femme : « Mais ce n'était pas mon idée, à moi... Ce n'est pas à moi que revient cette tâche pénible. »

Ce ne fut jamais le cas de Winki.

Personne ne voulut jamais s'en débarrasser. Tous se l'arrachèrent jusqu'à la fin. La triste fin. Tout le monde connaît le proverbe « après la pluie le beau temps » que lancent joyeusement et à chaque occasion tous les optimistes de la terre. Hélas, comme à tant d'autres, la formulation « après le beau temps, la pluie » conviendrait mieux à certaines parties de cette histoire.

Et ce n'est pas se montrer pessimiste ou rabat-joie que de dire que le quotidien de cette petite famille, d'abord égayé par l'arrivée incongrue d'un nouveau locataire, devint par la suite, dans ses moments les plus durs, aussi triste qu'un jour d'automne sans fin.

Il pleuvait sans cesse, justement, dans ce mois de novembre particulièrement lourd et gris. Pour Lucas, mari aimant et père de deux beaux enfants – un garçon et une fille –, il n'y avait d'espoir que dans le déclin des jours : il faisait nuit plus tôt. Fabuleuse excuse pour se coucher à la première heure du soir. Quel père de famille peut raisonnablement, en été, en plein milieu d'un barbecue, alors qu'il fait encore chaud et que les rires fusent entre les fumées chargées d'odeurs alléchantes, se contenter de se lever et de dire : « Bon appétit, je vais me coucher » ? On voudrait prendre sa température, on lui demanderait ce qui ne va pas. Quand bien même il s'entêterait dans sa résolution, on parlerait tout le reste de la soirée de ce comportement comme d'une anomalie. Fatalement, le lendemain, il aurait droit à un petit « ça va mieux ? » à peine murmuré, à des yeux anxieux sous des sourcils froncés. Ceci, à l'évidence, ne manquerait pas d'irriter ce quadragénaire déjà mal en point qui n'aspirait qu'à un peu de tranquillité. En fait, non. À quoi aspirait-il, déjà ? Ah oui, à dormir ! Le sommeil ! Quelle évasion !

Une journée pour le moins banale s'achevait. L'aiguille de l'horloge murale arrivait péniblement à 21 h, comme un sportif asthmatique en fin de marathon, lorsque Lucas osa

enfin se lever de table. La nuit était tombée quelques heures auparavant, et dans cette ambiance hivernale qui avait déjà la saveur de Noël, personne ne s'insurgea de l'entendre monter les marches, lançant un poussif « je vais me coucher ». À sa grande surprise, Claire, sa femme, fit même preuve d'une complicité rarement égalée – en tout cas, pas depuis longtemps.

— Moi aussi, je suis crevée. Je finis la vaisselle et j'arrive, avait-elle répliqué, l'air de rien.

Un léger sourire – le premier de la journée – éclaira le visage de Lucas. Mais il ouvrit la porte de sa chambre et s'assombrissant tout à coup, il se glissa dans son lit froid en pensant à la journée du lendemain.

Comme tant d'autres dépressifs, Lucas était employé dans un bureau. Il avait pour mission d'assurer la diffusion d'un fabuleux robot ménager qui avait été lancé quelques mois plus tôt sur le marché. Baptisé « OCTOPLUS 3000 », annonçant un futur révolutionnaire et ludique, il assumait toutes les tâches ménagères. Il était tout à fait autonome, travaillait vite, en silence et, argument fatal, il égayait même la maison par son apparence fantaisiste. En prime, on pouvait même s'abandonner à son sens de l'humour irrésistible. Une seule ombre au tableau, mais qui suffisait à ternir le tout : son coût. Un échec commercial avait en effet répondu à son prix inabordable. À peine s'étaient-elles émerveillées devant la pub sensationnelle qui devait les convaincre que toutes les ménagères retournaient en râlant à leur balai et à leur serpillière.

Concernant notre bon père de famille, il ne s'était jamais demandé si son travail lui convenait ou lui déplaisait, ni même s'il était compétent ou non dans sa manière de s'en affranchir. Sa journée commençait à 8 h et finissait à 17 h, voilà tout. Pourquoi se poser davantage de questions ?

L'entreprise dans laquelle Lucas travaillait était donc en crise. Médiocre à son poste, il était incapable de redresser la

situation. On le gardait par défaut, pour s'épargner un licenciement. De toute façon, il ne dérangeait pas. Véritable fantôme au sein de l'équipe dont il faisait partie, son absence aurait littéralement pu passer inaperçue. Personne ne savait à quelle heure il prenait son café, personne ne savait ce qu'il mangeait à la cantine et personne ne connaissait la place pourtant toujours identique à laquelle il s'asseyait. Les habitudes avaient pris une place de roi dans sa vie.

Il était transparent. Toujours dans cette volonté de discrétion, il arrivait toujours précisément à la même heure le matin, et dans le respect des règles mais sans manifester le moindre zèle, il repartait nonchalamment le soir lorsque l'horloge affichait 17 h.

Par son inconsistance, il s'était attiré l'indifférence de ses collègues, mais surtout, il avait hérité du mépris de son supérieur direct, Simon. Celui-ci récompensait plus aisément l'audace et l'innovation que la couarde insipidité d'un devoir accompli sans cœur ni conviction. Qu'un membre de son équipe arrive en retard lui était égal ; il attendait l'étincelle de génie qui sauverait le navire du naufrage. Aussi notre bon père de famille subissait-il au quotidien des vexations et des brimades qui, bien que relativement discrètes et toujours légales, faisaient de sa vie paisible un véritable calvaire. À force de soumission, il s'était hissé au rang tant redouté de bouc émissaire. La pression était insoutenable pour tout le monde, mais il en souffrait le premier.

Les autres employés n'étaient pourtant ni plus compétents ni plus productifs que lui, mais ayant plus de caractère et de détachement, se montrant plus affirmés et usant de blagues qui assuraient leur intégration, ils ne souffraient d'aucuns reproches.

C'est aussi l'histoire de ce récit : un prédateur en attaque rarement un autre.

De plus en plus pesante, la situation professionnelle de Lucas donna lieu à un événement qui allait avoir des conséquences déterminantes pour la suite de l'histoire.

C'était un beau mercredi de novembre. Comme tous les jours, Lucas fut réveillé par sa femme Claire très exactement à 7 h. Elle commença à s'inquiéter en constatant, dix minutes plus tard, qu'il n'était toujours pas levé.

— Chéri, qu'est-ce qui se passe ? Tu es malade ? Tu vas être en retard au travail.

Un silence pesant répondit à ses questions. Inquiète, elle entreprit de le rejoindre pour s'informer de son état. Elle avait déjà posé son pied sur la première marche de l'escalier quand retentit une voix lointaine et usée qui paraissait sortir d'une caverne :

— J'y vais pas...

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Aucune réponse. La femme en panique monta à l'étage et ouvrit brusquement la porte de la chambre. Retrouvant son mari emmitoufflé dans un amas de couvertures, elle s'empressa de lui toucher le front pour prendre sa température. Celui-ci la repoussa.

— Tu n'as pas compris... Je n'ai pas de fièvre... Je n'ai rien... Je n'y vais pas, c'est tout...

— Mais c'est insensé !

— C'est ma vie qui est insensée.

Et il tourna le dos à sa femme, rabattant les couvertures sur son corps inerte.

Lucas refusa catégoriquement de se rendre au travail ce jour-là. Il était inutile d'avoir une grande connaissance de la psychologie pour comprendre qu'il couvait une dépression. Il suffisait de croiser son regard lourd d'un quotidien insupportable trop longtemps enduré.